

gné, rien d'impossible à ce que l'infection se fut produite de la sorte. Cette explication paraissait la seule possible; elle fut acceptée par tout le monde. Seuls Lenoël et Armand conservèrent des doutes; mais qui accuser? Quelles preuves donner? Il n'y avait rien à dire, rien à faire qu'à pleurer le mort.

Les obsèques furent splendides et le docteur écossais y assista...

Fernande était désespérée, Armand désolé, Lenoël se montra fort.

— Vous perdez un père, dit-il à Fernande, mais si vous voulez m'accepter comme tel, vous retrouverez en moi un oncle dévoué.

Et il se fit le plus tôt possible reconnaître comme tuteur de Fernande par le conseil de famille, devant lequel on ouvrit le testament du docteur.

Celui-ci laissait à Lenoël, son ami, cinq mille livres de rentes sa vie durant! Le capital revenait ensuite à Fernande et à Armand qui héritaient chacun immédiatement de quinze mille livres de rentes en bonnes valeurs.

Armand se trouvait à l'aise, on peut même dire riche par ce legs, Fernande se trouvait déjà par elle-même, à la tête de cinquante milles livres de revenu; de plus l'immeuble de Neuilly, si la jeune fille se mariait avec Armand resta entre eux indivis et cette maison, avec son parc valait au bas mot trois cent mille francs; mais qu'importait tout cela à ces braves et loyaux enfants qui chaque jour allaient mêler leurs larmes sur la tombe du docteur.

Deux mois s'écoulèrent.

Un soir, Lenoël qui maintenant demeurait chez sa pupille, d'après une recommandation du testament de Favel, Lenoël, disons-nous, songea que le vœu le plus cher du docteur était le mariage de ses enfants adoptifs; il pensa que les noces seraient un moyen de combattre la tristesse de Fernande et il mit la conversation sur ce sujet.

Ça, dit-il vous êtes fiancés! A quand les épousailles. Comme tuteur je suis impatient de vous accorder mon consentement.

Fernande leva ses grands yeux sur Lenoël; il parut à celui-ci que ce regard lui reprochait quelque chose; il répondit à ce blâme muet.

— Oh, je vous comprends! Vous êtes froissée, Fernande. Moi, je fais mon devoir. Votre tuteur voulait vous marier et je suis sûr que si nous avions pu nous trouver à son lit de mort, sa dernière recommandation eût été: "épousez-vous vite" D'autres parts, vous êtes plongé dans un chagrin qui vous tuera; il faut vous distraire.

— Mon ami, dit Fernande, je suis plus raisonnable que vous ne pensez. Si je pouvais surmonter l'invincible répugnance que j'éprouve à me marier quand la tombe de mon tuteur est à peine fermée, je vous dirais aussitôt de publier les bans. Mais j'ai peur... j'ai peur de ce mariage qui se ferait dans le deuil. J'ai l'invisible pressentiment que cela me porterait malheur. Armand est de mon avis.

— C'est vrai! dit celui-ci. J'ai peur, aussi moi! La mort est sur nous!

— Soit! dit Lenoël. Ne vous mariez pas encore. Je comprends votre résistance. Mais croyez-vous, Armand, que votre fiancée soit dans de bonnes conditions de santé en se complaisant dans la mélancolie. Eh vous? Avez-vous raison de vous écrier — la mort est sur nous! Vraiment c'est de la folie que se conduire comme vous faites. Si Favel pouvait nous donner un conseil, il vous crierait de vous distraire.

— Je vous ai dit, répondit Fernande, que j'étais plus raisonnable que vous ne pensez. Je consens à avouer mon chagrin et à le combattre. Voulez-vous nous con-

duire à la pêche. Nous allons reprendre nos longues promenades en canot d'autrefois.

— A, prouvé! dit Armand. Vous avez raison, papa Lenoël. Nous avons assez broyé de noir comme ça; demain une pêche. Demain nous déjeunons et dinons sur l'herbe. Je veux, Fernande, revoir des couleurs roses sur les joues.

Et ce fut partie convenue. Le lendemain le programme fut exécuté, de même le surlendemain. Peu à peu Fernande revint à la santé de Lenoël s'en applaudit; mais le pauvre homme ne se doutait pas des dangers qui le menaçaient.

XIX

UN NAUFRAGE EN SEINE.

M. Lenoël avait son bateau de pêche dans le petit bras de Seine, en face le restaurant Nouveau-Robinson qui se trouve au-dessous du Pont-Bineau dans l'île de la Grande Jatte.

M. Lenoël était sûr de son chasse-canard, excellente embarcation du reste; il était stable sur l'eau, léger à la rame, doux à tirer. Il était du reste sorti des mains du meilleur conducteur de Paris. M. Lenoël l'avait commandé à Alcide, le fils de madame Henry qui tient les bains froids de la Jatte. Comme tout ce que fait Alcide, le bateau était élégant et solide. Son nom, La Belle Poule, s'écrivait à l'arrière en lettres d'or. Or, une nuit, vers une heure, glissait sur l'eau lentement sans bruit, un autre chasse-canard, monté par deux hommes, qui vint se ranger auprès de celui de M. Lenoël. Il fut amarré à la bouée et son équipage passa dans celui de M. Lenoël. Les deux bateaux se ressemblaient si bien que M. Lenoël, lui-même, n'aurait pu dire, la nuit surtout, lequel était le sien. Les deux marinières avec des fausses clefs, ouvrirent les cadenas de la Belle-Poule et l'amènèrent en amont laissant l'autre bateau à sa place.

Était-ce un vol? Non. Quand on s'empare d'un canot, on n'en remet pas un autre à la place. Les deux marinières en ramant contre le courant causaient à voix basse en langue bohémienne.

L'un d'eux dit:

— Père Siloch, vous savez que le bonhomme vient quelquefois pêcher la nuit à la balance! S'il en avait la fantaisie cette nuit, il ne reconnaîtrait par notre bateau du sien.

— Le constructeur l'a fait sur le même gabarit, dit le gitano interpellé; il a les mêmes peintures; impossible à pareille heure de distinguer l'un de l'autre.

— Tout est-il prêt la haut!

— Le fond est fini; goudronné et paré; il n'y a plus qu'à le coller.

— Le plus long et le plus difficile sera de défaire celui de la Belle-Poule.

— C'est l'affaire des autres. Il paraît que nous allons trouver là une équipe de charpentiers finis.

— Nous avons affaire à de fameux ouvriers en bateaux; ce sont des frères étrangers; ils viennent des bords du Rhin.

Celui qui a donné ces détails était le maître de l'autre d'après la hiérarchie patriarcale établie dans les tribus des bohémiens. Ils arrivaient. Le lieu de débarquement était cette île que les pêcheurs s'entêtent à appeler Rothschild et qui se nomme en réalité l'île de Puteaux; elle est longue et large; la ferme qui peuple seule la solitude n'occupe que peu du monde; un clan de bohémiens qui avait envahi l'île tenait ce bâtiment en observation; sur les rives, il y avait de deux cents pas en deux cents pas des factionnaires.

Persone ne pouvait aborder sans être aussitôt signalé.